

Je vous vois, chaque séance, nous observer attentivement, scruter nos visages, à l'affût d'un haussement de sourcils, d'un demi sourire, d'une moue... Vos concurrents vous intéressent finalement assez peu. Ce que vous voulez, le lundi soir, c'est déchiffrer ce qui nous plaît, ce qui nous amuse, ce qui nous laisse indifférents, ce qui nous agace franchement, dans l'espoir de vous attirer nos faveurs, discours après discours, jusqu'à la victoire.

Car ce que vous voulez, ambitieux que vous êtes, c'est être califes à la place des califes ; mieux que ça, secrétaires à la place des secrétaires !

Mais, malheureux, ce rêve que vous nourrissez, succéder à notre illustre promotion, c'est une malédiction. Je sais que vous êtes tous aveuglés par notre aura, notre charme, notre charisme, notre prestance, mais enlevez-nous nos habits de lumière, et vous verrez que nous sommes tous plus fous les uns que les autres.

Mais cette folie, elle ne nous est évidemment pas naturelle. Avant le 12 juin dernier, jour de notre fatidique élection, nous étions tous les quatre – moi plus qu'eux, évidemment – parfaitement sains d'esprit et équilibrés. Puis la Conférence nous a attrapés, ou plutôt, comme un virus, nous avons attrapé la Conférence, et depuis le mal s'installe en nous petit à petit, il prend racine au plus profond de notre âme, et nous fait doucement perdre pied.

Car la Conférence du stage des avocats au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation, c'est un peu la version moderne des Rougon Macquart. Nous aussi, nous sommes une grande famille, dans laquelle chacun aura son caractère, sa personnalité, mais dans laquelle nous sommes victimes de la même fêlure originelle. Et il est temps pour vous, chers candidats, de prendre conscience de l'ampleur du désastre avant d'aller plus loin.

Je suis évidemment trop modeste pour brosser mon propre portrait, mais je suis en revanche suffisamment méchant vous présenter ce soir mes frères et sœur, ainsi que mon arrière-arrière-arrière-arrière-arrière...-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-grand-oncle.

Octave Mouret. Il est jeune, il est beau, il est charmant, il a l'accent chantant de la ville de Plassans. Monté à Paris avec l'ambition de réussir, sans trop savoir comment, il épouse la propriétaire d'une mignonne petite boutique, Le Bonheur des Dames, qu'il transformera en mastodonte du commerce, écrasant comme des mouches chacun de ses concurrents.

Luca, lui, nous vient de Montpellier, où il a vu le jour et a grandi. Il s’y inscrit à la fac de droit, où ses aptitudes se révèlent bien assez vite : licence, collège de droit, diplôme universitaire, master 1, master 2, examen d’entrée au CRFPA... Luca est encore et toujours major de promotion, écrasant ses petits camarades avec une délectation certaine. Fort de ces premiers pas, Luca arrive à Paris qu’il pense pouvoir conquérir avec ses intonations méditerranéennes et son style anglais. Son ascension n’y a malheureusement pas été aussi fulgurante, et il n’est pour l’instant que quatrième sur le marché. Mais notre crainte demeure, au fond de nous, car nous savons que tôt ou tard, cet homme aux dents plus longues qu’un narval n’aura aucune hésitation à nous réduire en miettes.

Gervaise Macquart. Gervaise a la vie dure. Blanchisseuse dans le quartier de la Goutte-d'Or, elle s'occupe tant bien que mal de ses quatre enfants. Entraînée dans l'alcool par son mari Coupeau, Gervaise sombre petit à petit dans une vie dissolue, vivant dans des trous de moins en moins salubres, accompagnée des deux poivrots avec qui elle partage sa couche.

Ce n'est pas par hasard que Flora a été élue deuxième secrétaire : comme Gervaise, Flora se partage. Fille du Sud, elle passe ses semaines à Paris en trépignant d'impatience à l'idée de rentrer dans ses terres niçoises le weekend. Avec nous aussi, Flora est infidèle : si le lundi soir, vous la trouverez à la Cour de cassation, c'est à la Cour qu'elle dédie le reste de son temps.

Flora est volage, et comme Coupeau, comme Lantier, nous nous sommes résolus à renoncer à tout espoir d'exclusivité.

Jacques Lantier. Jacques Lantier vit sur une ligne droite. Mécanicien ferroviaire, dans une relation fusionnelle avec sa locomotive, il vit au rythme des aller-retour Paris-Le Havre. C'est un homme affable, presque débonnaire, à l'humeur toujours égale et dont on recherche la compagnie. Mais Jacques Lantier cache sa véritable nature : il suffit d'un effluve de parfum, du frôlement d'une mèche de cheveux, du bref dévoilement d'une épaule, pour que les pulsions de Jacques se réveillent et pour qu'il abatte sa victime, comme la bête humaine qu'il est.

Kevin, premier parmi ses pairs, est son digne héritier. Lui aussi est un amateur de train, bien qu'il s'arrête aux Yvelines. Et lui aussi, sous ses airs de brave garçon, est un assassin. Ses instincts se réveillent lors du délibéré : une citation maladroite, un plan bancal, un argument juridique trop faible à son goût, et d'un mot le couperet tombe. Le malheureux candidat, ignare de son propre sort, est enterré six pieds sous terre.

Et enfin, Eugène Rougon. Président du Conseil d'Etat, il est un pilier de l'Empire. On l'observe, au début du roman, dans son bureau de président où se presse un défilé de quémandeurs venus solliciter ses bonnes grâces pour qu'une affaire soit correctement jugée, pour que, par son entremise, une autre soit judicieusement oubliée... Proche de la disgrâce, il finira par démissionner de ses prestigieuses fonctions. Mais l'homme est habile, et on le retrouve, quelques années plus tard, défendre la politique du gouvernement à l'Assemblée. Il est devenu ministre.

Le parcours est impressionnant, mais ce n'est rien comparé à François Molinié. Qu'est-ce qu'un ministre, qu'est-ce que la vice-présidence du Conseil d'Etat, quand on a été président de l'Ordre des avocats au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation ? Le principe démocratique l'a obligé à abandonner ses fonctions à Thomas Lyon-Caen, mais François Molinié n'est pas homme à se laisser faire. Peu importe la présidence de l'Ordre, il a trouvé le moyen de conserver

son joyau, son précieux, la plus haute fonction qu'il ait jamais occupé : la présidence de la Conférence du stage. Chaque lundi, Thomas Lyon-Caen se retrouve malencontreusement enfermé dans la tour Bonbec, tandis que le président Molinié rayonne dans la bibliothèque de l'Ordre. Le pouvoir, chez lui, est une véritable addiction.

La voici, la belle famille de la Conférence. Une bande de fêlés, qui cachent leurs travers sous leur robe. Qui blâmer ? C'est la Conférence qui les a rendus malades ! Nous faudrait-il nous retourner vers Désiré Dalloz, qui a décidé en 1838 que la CAPAC comporterait une épreuve de plaidoirie ? Paul Fabre, qui a rattaché en 1858 la Conférence à l'Ordre ? Rodolphe Dareste, qui après la guerre de 1870, a eu cette catastrophique idée de rétablir la Conférence ? Vu l'ampleur de notre préjudice moral, sa réparation mettrait l'Ordre à terre.

Mais ce n'est pas vers le passé qu'il nous faut regarder. Le cycle des Rougon Macquart s'achève avec Clotilde, veuve du docteur Pascal, qui tient son enfant dans ses bras et qui observe, pleine d'espoir, la pose des premières pierres d'un asile, en présence du sous-préfet qui représente la Troisième République naissante.

Comme Clotilde, ce n'est pas vers mes ancêtres que je veux me retourner, mais vers vous. Vous, qui chaque semaine venez vous pliez à notre exigeant exercice, vous qui chaque semaine nous impressionnez par la justesse de vos raisonnements, par la richesse de vos connaissances, par la transversalité de votre culture. Et c'est en vous que je place mes espoirs : c'est vous, qui par tant d'aspects nous surpassez, qui insufflerez à la Conférence un souffle nouveau et qui réparerez les offenses que, génération après génération, nous avons subies.

C'est donc dans la certitude que nos successeurs seront meilleurs que nous, que je conclus au rejet.